

D'abord étudiant en littérature et en art dramatique en France, en Angleterre et aux États-Unis, Julien Fišera est conseiller littéraire au Théâtre de la Colline à Paris avant de se consacrer à la mise en scène. Passionné d'écritures contemporaines, il se consacre à la mise en scène de textes actuels, français ou étrangers, avant de créer sa propre compagnie – Espace commun – en 2004, poursuivant l'ambition première de développer un théâtre interrogeant les fondements de la scène. Depuis 2004, Julien Fišera a monté des pièces d'Evgeni Grichkovets, Philippe Minyana, Martin Crimp, Harold Pinter, Lars Norén, Caryl Churchill, Laurent Roth, Jean Genet, Simon Stephens, Angélica Liddell, Valérie Mréjen. À la recherche d'une approche pluridisciplinaire de la mise en scène, il collabore fréquemment avec d'autres artistes issus de milieux artistiques connexes tel que la vidéo, la danse, la musique, le cinéma, l'opéra contemporain ou encore les arts plastiques. La compagnie Espace commun a été associée au 104, à la Comédie de Béthune, au Théâtre Paris-Villette.

Prochainement au T4S

JEUDEI 31 JANVIER À 20H15

TRENTE TRENTE \ LES RENCONTRES DE LA FORME COURTE

Patricia Dallio/Mathieu Sanchez
V. Khamphommala/C Abell/Cie Lapsūs Chevelu
Justin Taylor
Cyril Hernandez

MARDI 5 FÉVRIER À 20H15

SANGÂTA \ MUSIQUE

Ensemble Variances – Thierry Pécou

DIMANCHE 10 FÉVRIER À 10H

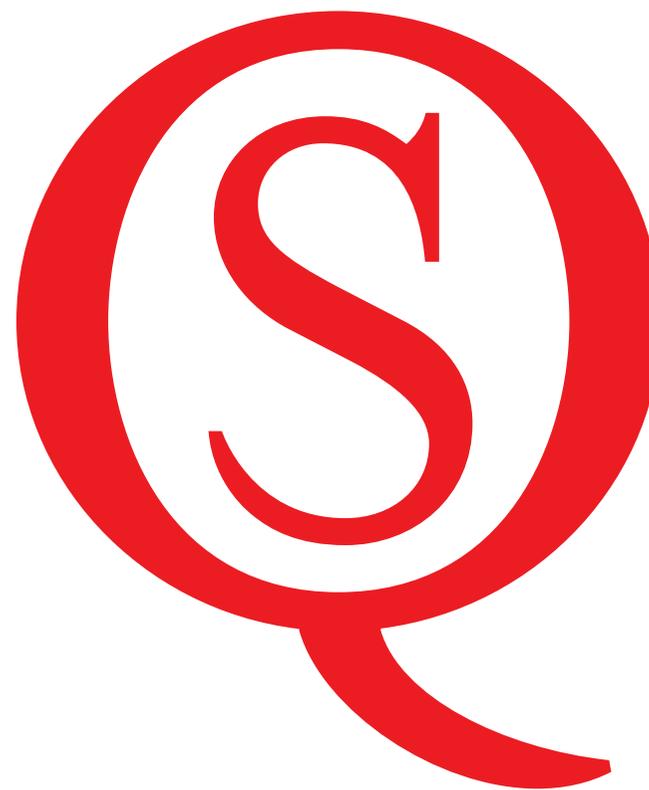
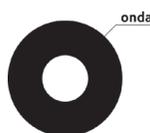
HULLU \ MARIONNETTES – À VOIR EN FAMILLE DÈS 8 ANS

Blick Théâtre

Production Compagnie Espace commun. Coproduction Les Tréteaux de France – Centre dramatique national. Accueil en résidence et coproduction : L'Atelier du Plateau. Soutien en production : Das Plateau aux Ulis – Espace culturel Boris Vian. Le spectacle a reçu l'aide à la résidence de la Ville de Paris, l'aide à la création de la Région Île-de-France et bénéficie de la participation artistique du Jeune théâtre national.

Résidence de création : Théâtre Paris-Villette. Avec le soutien des Plateaux Sauvages, de la Maison des Métallos, du Carreau du Temple pour la résidence de création.

La compagnie bénéficie aussi du soutien de la DRAC Île-de-France au titre de l'aide à la résidence territoriale artistique et culturelle en milieu scolaire.



Un dieu un animal

TEXTE DE JÉRÔME FERRARI

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE JULIEN FIŠERA

COMPAGNIE ESPACE COMMUN

Conversation avec Julien Fišera

JEREMY TRISTAN GADRAS : Vous êtes metteur en scène et le fondateur de la compagnie Espace commun avec laquelle vous explorez essentiellement un répertoire littéraire d'écrivains contemporains. Pourriez-vous nous présenter votre compagnie ? Ainsi que ce qui motive vos choix littéraires ?

JULIEN FIŠERA : Nous existons depuis 2004 et depuis le départ de cette compagnie nous travaillons sur des écritures contemporaines. C'est vraiment quelque chose qui me tenait à cœur : produire à partir de textes d'auteurs contemporains, à la fois français et étrangers. Nous avons d'ailleurs eu un cycle de mises en scène d'auteurs britanniques, comme Martin Crimp, Caryl Churchill ou encore Simon Stephens. Les choses se sont installées au gré des rencontres, à tel point qu'aujourd'hui, nous passons des commandes à des auteurs (Philippe Minyana, Célia Houdart ou Valérie Mréjen). Toujours pour ouvrir le champ du théâtre ! Si j'ai évidemment beaucoup d'admiration pour les auteurs de théâtre, il m'intéresse tout autant d'aller voir du côté des romanciers et des auteurs qui ne viennent pas forcément de l'univers théâtral. Par exemple, pour notre prochaine création, j'ai passé commande à l'auteure Alice Zeniter pour un texte de théâtre en solo.

De par ma formation initiale, je suis plutôt axé sur la littérature, ou du moins sur l'émotion que me procure la lecture d'un livre. C'est la rencontre avec une écriture qui détermine mon choix. C'est seulement ensuite que je contacte les auteurs afin de les rencontrer. Pour Jérôme Ferrari, c'est un peu pareil, ou je dirai plutôt que ça répondait à un certain nombre d'interrogations que j'avais à ce moment-là. Des interrogations liées à l'état du monde et à la jeunesse tout particulièrement. Je me suis donc mis à lire tous les textes de Jérôme Ferrari et je suis tombé sur *Un dieu un animal* !

Pour ce qui est de la compagnie, nous sommes une équipe artistique constituée de personnes d'horizons assez divers. Il y a un vidéaste, un scénographe, mais également un chorégraphe, Thierry Thieû Niang (fidèle compagnon de route de Patrice Chéreau), qui a participé aux répétitions d'*Un dieu un animal*.

***Un dieu un animal* est une œuvre assez singulière, qui, à sa manière, dans une forme courte et une écriture limpide, dresse une fresque philosophique de l'individu moderne. Dans un premier temps, pourriez-vous nous parler de ce choix de texte ? Qu'est-ce qui vous a touché dans ce texte pour le mettre en scène, dans l'écriture de Jérôme Ferrari ?**

En tant que spectateur, c'est assez difficile d'avoir du recul sur le geste du metteur en scène. Il faut savoir que chaque spectacle existe par rapport au précédent et dans l'optique du prochain. Pour la création précédente, *Opération Blackbird*, j'étais parti en résidence pendant un an dans un collège à Aubervilliers, dans une banlieue dite «difficile». C'était l'année de l'attentat à *Charlie Hebdo* aussi. Je suis sorti de cette expérience à la fois absolument galvanisé par les rencontres que j'avais faites avec les enfants, mais en même temps complètement atterré de l'état de dérégulation et d'abandon dans lequel ils étaient. C'est malheureux mais ces enfants-là, on ne leur propose pas beaucoup d'avenirs possibles. Je me suis dit qu'il y avait vraiment quelque chose qui me tracassait et qu'il fallait que je travaille sur ces interrogations. En relisant Jérôme Ferrari, je suis tombé sur ce texte et, immédiatement, l'entrée en a été la jeunesse. Comment trouve-t-on notre place dans le monde ? Je crois que c'est vraiment la question de cette œuvre, avec deux jeunes qui cherchent leur inscription dans le monde. Paradoxalement, en cherchant leur liberté et leur place dans le monde, ils s'engagent tous les deux dans des milieux professionnels extrêmement contraignants, rigides et dans lesquels ils étouffent !

De plus, c'est une langue qui me touche beaucoup, un texte fort, très intense et puissant.

Cet auteur a la capacité d'être extrêmement concret formellement, tout en prenant du recul et en donnant modestement une vision de la femme et de l'homme, sans jugement. C'est une écriture très ancrée dans le monde contemporain, avec une langue actuelle. Elle parle à la jeunesse !

Dans le roman, il n'y a aucun dialogue, mais seulement un récit en continu avec un narrateur qui semble s'adresser à lui-même par le tutoiement, sorte de double un peu mystérieux. Comment avez-vous réussi à travailler cette ambiguïté narrative sur scène ?

En lisant *Un dieu un animal*, tout de suite il y a le "tu". Le texte commence avec l'adresse à la seconde personne ; ce qui, au final, est assez rare dans la littérature française. En tant que lecteur/metteur en scène, je me suis dit qu'il y avait là une entrée, parce que le théâtre, selon moi, c'est avant tout l'adresse. Ce "tu" est immédiatement théâtral ! Dans le roman, le "tu" s'adresse à la fois au narrateur masculin – qui n'a pas de nom –, à Magali et aux lecteurs/spectateurs. Il y a vraiment ce jeu de la part de Ferrari, entre ces trois instances-là.

Pour cette création, je signe l'adaptation. J'ai voulu garder l'aspect «roman», avec un récit que l'on déroule devant les spectateurs, mais en y proposant des scènes dialoguées entre un homme et une femme, qui, d'ailleurs, ne sont pas forcément Magali et le protagoniste masculin (ils peuvent l'incarner par moment). Ce sont des scènes que nous avons écrites dans le cadre des répétitions, à partir d'improvisations et de propositions. Nous avons également travaillé sur la temporalité du roman de Ferrari : les passages d'une époque à une autre, parfois dans une même phrase – il commence par "aujourd'hui en Corse" et finit cette même phrase par un flashback deux ans auparavant en Irak... Ce fut assez extraordinaire de transcrire cette matière temporelle, ces ambiances différentes et couleurs diverses !

Jérôme Ferrari met en miroir deux entités, voire deux mythologies contemporaines : la Guerre et l'Entreprise. En peignant deux univers que tout semblerait opposer, il tire des thématiques communes comme la déshumanisation, la désindividualisation, l'isolement ou encore une cruauté commune à deux ambitions fantômes : le profit mercantile et la défense patriotique. Êtes-vous d'accord avec cette analyse et y a-t-il un parti-pris dans votre adaptation ?

Il y a effectivement ces deux pôles dans le texte. Je pense en effet que ce sont deux univers assez clos qui sont proposés à des individus déjà en souffrance. Ce sont des personnes qui n'ont pas été entendues à un moment donné de leur vie et qui se sont engouffrées dans une structure qui les soulage et les empêche de penser. Ce n'est pas vraiment cette question précise que j'ai voulu mettre en exergue. Le spectacle n'est pas un brulot antimilitariste, ni même une attaque anti-néolibérale. Sur le plateau, j'ai voulu essentiellement montrer deux personnes aimables, des individus auxquels nous pouvons nous identifier, voire des figures que l'on a envie de prendre dans nos bras ! Le roman de Ferrari est triste, très mélancolique et le spectacle l'est tout autant d'ailleurs, mais aussi par moment enlevé et drôle. Il est plein d'amour et de mélancolie ! J'ai mis dans ce spectacle un peu de mon regard sur des parcours de vie, sur des souffrances... Lorsque je rencontre des jeunes de 15 ou 16 ans, je me reconnais dans leurs propres errements, dans leur propre mal-être par rapport à ce que la société leur offre. Nous ne dépassons d'ailleurs jamais vraiment ces questionnements.

Le sous-titre auquel nous pensions en répétition était "Comment s'aimer dans un monde violent". C'est ce que j'ai mis en avant : l'impossible réunion et réconciliation entre ces deux êtres, une dizaine d'années après leur premier amour. Le garçon revient de la guerre totalement désemparé et blessé. La seule chose qu'il pense pouvoir le sauver c'est l'amour. La seule chose qui le rend actif est l'écriture de la lettre qu'il envoie à Magali. Il a une image assez romantique de l'amour ; l'amour comme étant la possibilité d'un mieux être. Cela ne marche pas et il s'enferme dans sa propre souffrance et Magali aussi. C'est cela, "comment s'aimer dans un monde violent" : un amour promu à quelque chose de grand, mais qui s'avère impossible à cause du milieu dans lequel il évolue, mais aussi à cause de l'état du monde. À travers tout cela, j'imagine que j'oppose ces deux univers : l'armée et le monde néolibéral ! Comme vous le dites, les matériaux, du moins, les instruments qu'utilisent ces deux univers sont les mêmes !

Texte
Jérôme Ferrari
Adaptation
& mise en scène
Julien Fišera
Avec
Ambre Pietri
Martin Nikonoff
Collaboration artistique
Nicolas Barry
Espace
François Gauthier-Lafaye
Lumières
Kelig Le Bars
Vidéo
Jérémie Scheidler
Costumes
Benjamin Moreau
Musique
Olivier Demeaux
Écriture des mouvements
Thierry Thieû Niang
Production
Laura Cohen
Régie
Samantha Hildebrand
Charline Ramette
